

Nous voici donc réunis à l'occasion de la cérémonie que l'université Lumière Lyon 2 organise pour honorer la mémoire d'un de ses anciens étudiants, Gilbert Dru, froidement assassiné le 27 juillet 1944 par la Gestapo place Bellecour en plein jour, avec quatre autres résistants. Commémorer, c'est d'un même mouvement rappeler les faits dont on entend perpétuer le souvenir et leur donner un sens. Le rappel de l'itinéraire public et clandestin de Gilbert Dru empruntera beaucoup aux éléments précis de première main établis par l'ouvrage intitulé *Gilbert Dru. Un chrétien résistant*, publié en 1998 chez Beauchesne par les soins – et la fidélité – conjugués de Bernard Comte, Jean-Marie Domenach, Christian et Denise Rendu ; d'une certaine façon, - même si l'action clandestine est tout sauf d'accès aisé -, ce rappel ne pose pas de problème particulier. Il en va tout autrement de la question du sens à donner à cette célébration. Comment commémorer dignement et intelligemment un jeune homme mort à la tâche clandestine, fauché dans la fleur de l'âge à 24 ans, il y aura bientôt 70 ans de cela ? La question n'est pas si simple, j'y reviendrai ultérieurement.

Concentrons-nous d'abord sur le parcours de Gilbert Dru. Ce parcours s'inscrit tout entier dans un environnement lyonnais qui a façonné sa personnalité. Issu d'une famille de classe moyenne aux profondes convictions catholiques, Gilbert Dru a grandi à la confluence de deux influences distinctes et fortes. D'abord celle d'une religion traditionnelle fortement structurée sous l'égide d'une bourgeoisie socialement et politiquement très conservatrice : Lyon faisait figure dans l'entre-deux-guerres de bastion du catholicisme conservateur, d'un catholicisme parfois très conservateur. Nul doute que l'enfant né en 1920 ait été marqué par cette empreinte-là comme élève de l'externat Saint-Joseph, le grand collège jésuite de Lyon situé au cœur de la presqu'île dans le quartier d'Ainay. Mais Lyon était – et demeure – une ville d'une riche complexité et, parallèlement à l'influence que je viens d'évoquer s'en exerçait une autre à laquelle Gilbert Dru, adolescent et jeune homme, ne fut pas insensible, celle d'un catholicisme social très actif adossé à une condensation de ressources intellectuelles et théologiques de toute première force. Un catholicisme ouvert et évolutif s'affirmait dans les nouveaux mouvements de jeunesse, dits d'Action catholique spécialisée,

constitués sur le modèle de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, la J.O.C. Très bon élève, bachelier ès philosophie en 1938, Gilbert Dru milita vite dans les rangs de la Jeunesse Etudiante Chrétienne, dont il devint un des responsables locaux. L'année passée en 1938-1939 dans la classe d'hypokhâgne du lycée du Parc le mit au contact de deux éveilleurs d'intelligence et de sensibilité, le philosophe Jean Lacroix et l'historien Joseph Hours. À travers les éléments que je viens d'égrener succinctement, on devine un infléchissement graduel conforté par les fortes personnalités - de Lacroix, animateur d'un groupe « Esprit » lyonnais, et - de celui que ses élèves appelaient affectueusement le « père Hours », catholique et démocrate convaincu ce qui n'allait pas nécessairement de pair.

À l'automne 1939, Gilbert Dru s'inscrit à la Faculté des Lettres. La France est en guerre et il est mobilisé. À l'armistice, comme les autres recrues dont il partage le sort, il est interné à Saintes puis, sous contrôle allemand, à Surgères en Charente-Maritime. Le 14 juillet, libéré, il parvient à regagner Lyon non sans être immédiatement requis pour 6 mois dans les Chantiers de la Jeunesse au Monestier de Clermont. Il ne retrouve la Faculté des Lettres qu'en février 1941.

Ce que le sec énoncé de son itinéraire entre 1939 et 1941, - période absolument décisive -, ne dit pas, la correspondance entretenue avec Jean-Marie Domenach le révèle avec une lumineuse clarté. Ainsi, le 19 juin 1940, Gilbert Dru écrit à son ami : « Battue par les armes, la France n'est pas morte si nous le voulons. » Cette simple phrase, - qui fait écho aux termes du général de Gaulle dans son appel du 18 juin comme aux gestes et textes de Jean Moulin, Edmond Michelet, Jean Texcier -, fixe évidemment un cap. Elle ne suggère pas que Gilbert Dru ait su exactement que faire à cette date. Comme tous ceux qui ont refusé de s'incliner devant la situation de juin 1940, Gilbert Dru n'avait pas un programme d'action précis en tête mais il voulait faire quelque chose et cela passait d'abord par le recouvrement d'une lucidité ébranlée par la terrible défaite de mai-juin 1940 et par ses conséquences. Comme aux autres, il fallut à Gilbert Dru, avant d'entreprendre quoi que ce soit, en conscience émerger. Ce processus était manifestement déjà à l'œuvre le 19 juin 1940. La tentation est forte de peindre le jeune homme en résistant déterminé et cohérent dès ce 19 juin 1940. Et pourtant, Jean-Marie Domenach et Denise Rendu

citent une lettre du 22 août 1940 dans laquelle il se déclarait « désespéré, très désespéré, mais non pas résigné ». Cette tension était consubstantielle à l'action, ou à la volonté d'agir, des pionniers de la Résistance : pour agir, il fallait braver l'inconnu, domestiquer la peur de s'attirer des ennuis, improviser en permanence dans une situation où toute erreur se payait fort cher.

Quoi qu'il en soit, il y eut chez lui un sursaut qui n'était pas théorisé mais qui reposait sur une éthique, une morale intransigeantes. Ne pas abdiquer, ne pas renoncer, ne pas succomber. Rétrospectivement, vue de 2012, cette ligne paraît couler sous le sens. Dans l'atmosphère de l'été 1940 à Lyon, elle n'allait pourtant pas de soi, notamment pour un jeune homme de la sensibilité et de la fidélité de Gilbert Dru.

Seul cardinal en zone sud, le premier à se rendre à Vichy dans l'été 1940, Pierre-Marie Gerlier exaltait dans sa lettre pastorale du printemps 1941 le « Chef magnifique, providentiel vraiment » qu'était, à ses yeux, le maréchal Pétain. *Le Nouvelliste* menait une intense propagande en faveur de la Révolution nationale et vouait aux gémonies les hommes, les idées et les partis de la République défunte. Ce qui revient à dire que, pour des raisons qu'on peut expliquer, le milieu catholique se caractérisait alors par un pesant conformisme.

Gilbert Dru fut du nombre des catholiques que l'armistice désespéra, froissa et à qui il fit honte. Ce qui ne signifie nullement que la voie à suivre était simple. Elle ne l'était pas parce qu'elle impliquait bon nombre de transgressions qui n'étaient pas dans la culture catholique de ce temps non plus que dans la façon d'être des Français éduqués sous et par la 3^{ème} République. En conséquence, dans la mouvance catholique sociale, quelles que soient l'hostilité à l'Allemagne nazie et la réticence devant les mesures autoritaires du gouvernement, on hésita en 1940-1941. On se parla aussi, on réfléchit ensemble entre catholiques non conformistes.

Il faut avoir présent à l'esprit que l'université de Lyon était alors un tout petit monde : il devait y avoir quelque 1.200 étudiants en lettres. En un sens, la proximité que générait ce petit nombre facilitait discussions et prise de conscience ; elle amplifiait le rôle et la parole des enseignants parmi lesquels on peut citer André Mandouze et Henri-Irénée Marrou. Dans ce creuset, Gilbert Dru joua sa partition. Les événements révélèrent en quelque sorte sa forte et puissante

personnalité. C'est le propre des périodes d'exception de révéler des qualités et potentialités insoupçonnées. Laissons la parole à Jean-Marie Domenach, témoin de cette mue : « Plein du désir de témoigner de sa foi en payant de sa personne et se sachant capable de concevoir et d'animer, malgré ce qu'il a de timide ou de distrait, une action collective, il acquiert une surface sociale nouvelle. » En créant au printemps 1941 l'Amicale des Lettres, Gilbert Dru – également élu au bureau de l'Association générale des étudiants de Lyon - faisait plus qu'offrir à tous les étudiants et étudiantes des activités culturelles et associatives ; il rendait possible la pensée d'une action menée dans l'amitié au sens fort que Jean-Pierre Vernant donnait à ce mot quand il réfléchissait à l'expérience résistante. Il s'imposait aussi comme une personnalité autour de laquelle il devenait possible d'envisager un avenir. Il luttait contre l'état d'émiettement, contre l'individualisme secrétés par la situation d'alors. C'était en apparence un petit pas. C'était en réalité insuffler une dynamique, pour ses camarades et pour lui. Cette dynamique devait le mener à des responsabilités de premier rang dans la Résistance.

Parallèlement en effet, Gilbert Dru, - en contact avec Emmanuel Mounier, Stanislas Fumet, Joseph Hours, Pierre Chaillet, Henri de Lubac - fournit un énorme travail au sein de l'équipe de la revue *les Cahiers de notre Jeunesse* lancée en juin 1941 par la J.E.C. et l'Association catholique de la jeunesse française (ACJF) pour entretenir face à la propagande de Vichy et de la collaboration l'esprit de fierté patriotique et d'opposition chrétienne au nazisme. Il s'engagea ensuite, au sein d'un Comité inter-fac, dans la lutte contre le S.T.O. ce qui provoqua l'interdiction de la revue en juin 1943. À partir de l'automne 1943, il se consacra tout entier à l'action clandestine. Nul doute que le Gilbert Dru de la fin de 1943 avait beaucoup mûri par rapport au jeune homme de 1941. Au fil des lettres qu'on a heureusement conservées, on voit opérer ce processus de mûrissement, mélange de détermination impressionnante et de distance critique. Ainsi le 12 août 1942, il écrivait : « Oui, je pressens que nos rêves, nos échecs, nos projets pèseront peu devant les événements. Que notre souci essentiel soit d'être à la mesure de l'inconnu qui nous attend. » Je fais un sort à ces lignes parce que leur teneur rapproche Gilbert Dru de gens très différents de lui, comme

Jacques Bingen ou Jean Cavaillès, au point d'en faire des frères dans l'action. Ces individualités qui faisaient la Résistance poursuivaient, au-delà de leurs différences réelles, une action proprement politique qui les changeait, les haussait au-dessus de leur condition des temps ordinaires. Il y a, dans les lettres de Gilbert Dru à Denise Jouve, l'expression d'une ascèse comme en témoignent ces lignes du 14 juin 1942 :

« Tout se tient. Tout est de la morale.

Deux attitudes. Ou bien jouer le jeu actuel, vivre la décadence, dominant la médiocrité par l'intelligence. Ou bien tendre vers une perfection totale, se refuser à toutes les médiocrités, impitoyablement, je dirais même agressivement, vivre en rupture avec tout ce qui n'est point absolument pur – se fixer ce style de vie au risque de tomber sans cesse, de souffrir pour se relever et continuer.

Car entre les deux, ne point prendre parti et suivre l'honnêteté moyenne, ce n'est pas la peine de vivre. »

Avec une telle ligne de conduite, Gilbert Dru prit graduellement une dimension de dirigeant dans le monde exigeant et dangereux de la Résistance. Ce qui est très frappant dans le projet de récit autobiographique qu'il coucha sur le papier en décembre 1943, c'est le mûrissement qu'il décrit avec en 1941 ce qu'il dénomme 'le lent réveil' en notant 'd'une part, la vie terne et vide ; de l'autre, réveil des meilleurs' ; en mars 42, 'la résurrection', la relève ouvrière' ; enfin 'L'autre vie, l'autre guerre' : 'Soucis du futur, projets vers l'ordre nouveau.'

« L'autre vie », comme il disait, c'était celle d'un homme entièrement immergé dans l'action clandestine en 1943, n'ayant plus d'étudiant que le statut en guise de couverture. Denise Jouve a ainsi raconté que le professeur Vieillefond, qui enseignait la philologie, l'avait reçue, pendant l'année universitaire 1943-1944 ; il savait que Gilbert Dru était engagé corps et âme dans l'action clandestine mais demandait qu'il remette au moins une fois une copie pour qu'il puisse faire en sorte que son année ne soit pas perdue... Le sentiment était noble mais en complet décalage avec ce qu'était devenue la vie de Gilbert Dru à cette époque-là.

Partageant son temps entre Lyon et Paris d'octobre 1943 à avril 1944, avec les dangers que cela supposait, Gilbert Dru participa à la

naissance du Comité de Coordination et d'Action chrétienne pour organiser et coordonner pratiquement l'action résistante des chrétiens. Une activité aussi intense n'allait pas sans une tension et une fatigue croissantes. La Résistance, dans ses strates supérieures, c'était aussi la lutte politique. Gilbert Dru avait rédigé un manifeste pour un mouvement nouveau qui prolongerait la Résistance en action révolutionnaire, en faisant place aux jeunes et en associant chrétiens et militants de gauche. Georges Bidault et André Colin qui faisaient fond pour l'après-guerre sur l'électorat catholique ne voulaient pas du large « rassemblement républicain » entre la droite et les communistes prôné par Gilbert Dru. Le retour de ce dernier à Lyon et le recentrage de son activité dans la région lyonnaise s'expliquaient aussi par le désaccord avec les caciques du futur MRP et le revers politique essuyé par Dru dans ce débat interne. C'est égal, le jeune homme faisait face. Lorsque le 26 mai 1944, le bombardement de la place Jean-Macé fit disparaître ses livres, notes et lettres, il l'accepta avec une sorte de détachement qui impressionna ses amis et qui disait bien le changement qui était intervenu chez lui.

Arrêté le 17 juillet 1944 lors d'une réunion du Comité de Coordination et d'Action chrétienne, torturé, emprisonné à Montluc, il en fut extrait le 27. Dans la nuit, une bombe avait éclaté devant le café du Moulin à Vent, place Bellecour à l'angle de la rue Gasparin, qui était un lieu de plaisir de la Gestapo. C'est en représailles qu'il fut abattu avec son ami Francis Chirat, Albert Chambonnet, chef régional FFI, Pfeffer, militant communiste du FUJP et un résistant dont on ignore l'appartenance René Bernard. Les corps furent intentionnellement laissés sur place et gardés par la police française. Ils restèrent exposés à dessein plusieurs heures.

J'ai dit, en commençant, que la commémoration était un exercice difficile. D'abord, en l'espèce, parce que le monde de la clandestinité ne se laisse pas si facilement approcher, moins encore décrypter : mentionner des faits et des dates, comme je l'ai fait, ce n'est pas avoir une connaissance intime de ce qu'ils recouvrent. Ensuite et surtout, parce qu'honorer la mémoire en 2012 d'un jeune homme tombé en 1944, c'est tenter de renouer avec un passé enfoui et enfui. Il est bon de se pencher sur ce passé pour dire l'admiration qu'on éprouve pour des individus qui sont allés au bout de la logique de leur action sans

ciller. Il est difficile de transposer d'une époque à une autre. En 1964, commémorant la Libération, Vladimir Jankélévitch relevait qu'à l'âge où étaient tombés ceux qu'on commémorait « les jeunes gens d'aujourd'hui suivent nos cours, fond du ski dans les Alpes, passent leurs vacances aux Baléares : ils peuvent faire tout cela parce que le sacrifice de leurs aînés a rendu possible la déroute des bourreaux et des pendeurs. » Je n'entend nullement dire par là que le présent des jeunes gens de 2012 est sans ombre, sans inquiétude, sans désespérance peut-être même. Je veux simplement dire qu'il y a entre le passé que nous évoquons à propos de Gilbert Dru et notre présent à la fois beaucoup de similitudes et une radicale altérité. La troisième difficulté de toute commémoration, c'est la tentation de faire parler les morts. Et je citerai encore ici Jean-Marie Domenach : « 53 ans après, lorsque je pense à lui (il n'est guère de jours où son visage et sa voix ne me surprennent), c'est comme si ce demi-siècle ne l'avait pas touché. (...) Les morts ne vieillissent pas, c'est leur privilège. Nos destins, au moment où ils se croisaient, se sont séparés pour toujours. Séparés ? pas vraiment. Consciemment ou non, nous vivons dans l'invisible compagnie de nos morts. L'emploi de ce possessif est dangereux : nos morts ne nous appartiennent pas, c'est nous qui leur appartenons dans la mesure où nous nous laissons guider par eux. Trop souvent on s'abrite derrière les morts, on les fait parler pour se justifier. » C'est exactement ce que Georges Canguilhem disait à propos de son ami Jean Cavaillès. C'est encore ce qu'écrivait en 1945 Camus que révoltait l'usage que l'on faisait des martyrs de la Résistance : « Et beaucoup cèdent à la tentation de dire que nos camarades morts nous dictent notre devoir d'aujourd'hui et de toujours. Mais naturellement, nous savons bien que ce n'est pas vrai. Et que ces morts ne peuvent plus rien pour nous comme nous ne pouvons plus rien pour eux. C'est une perte sèche. Ce n'est pas maintenant qu'il convient de les aimer ostensiblement. C'était au temps où ils étaient vivants. Et notre plus grande amertume est peut-être de ne pas les avoir assez aimés alors, parce que la fatigue et l'angoisse de ces jours de lutte nous donnaient des distractions. Non, nous ne pouvons plus rien pour eux qui se sont battus. Du moins, nous sommes quelques-uns encore à garder au fond du cœur le souvenir de ces visages fraternels et à les confondre un peu avec le visage de notre

pays. Nous leur donnons ainsi les seules choses que sans doute ils auraient admises, les seules choses qu'un individu puisse donner à ceux qui l'ont aidé à se faire une plus haute idée de l'homme en général et de son pays en particulier, les seules choses qui seront à la hauteur de cette dette inépuisable contractée envers eux et qui sont le silence et la mémoire. »

L'antidote à une évocation empesée qui guette toute commémoration, c'est la vie qu'expriment les photos de Gilbert Dru et de ses amis, de Gilbert Dru et de sa fiancée, Denise Jouve, ces photos de groupes qui font toucher du doigt la fraternité inouïe que les épreuves et les joies de la Résistance suscitaient. Jean-Marie Domenach voyait juste : les morts ne vieillissent pas. Ou, pour s'inscrire dans le droit fil des réflexions livrées sur ce sujet par Pierre Brossolette ou Jean-Pierre Vernant, ceux qui meurent jeunes en aimant passionnément la vie mais en acceptant de la sacrifier pour une cause qui les dépasse, ceux-là restent jeunes. Ils connaissent ce que la mythologie grecque appelait la belle mort : parce qu'ils restent gravés dans la mémoire de ceux qui leur survivent sous les traits des jeunes qu'ils étaient quand la vie leur a été ôtée. Oui, nous honorons ce jour la mémoire d'un ancien étudiant de cette université qui, pour toujours, aura le sourire qu'on lui voit sur ces photos qui nous restituent des fragments d'une vie dense, heureuse malgré toutes les épreuves, en un mot lumineuse. Un mois avant de croquer sa pilule de cyanure après avoir été arrêté, Jacques Bingen écrivait ceci en avril 1944 dans une lettre-testament :

« Il n'y a pas un homme sur mille qui pendant huit jours de sa vie, ait connu le bonheur inouï, le sentiment de plénitude que j'ai éprouvé en permanence depuis huit mois.

Aucune souffrance ne pourra jamais retirer l'acquis de la joie de vivre que je viens d'éprouver si longtemps. »

Il terminait sa lettre en évoquant sa « vision heureuse de cette paradisiaque période d'enfer. » Il me semble que Gilbert Dru aurait pu signer ces lignes.

Concluons. En dépit des écueils que j'ai signalés, je suis de ceux qui pensent qu'une commémoration comme celle qui nous réunit aujourd'hui a une fonction essentielle et une signification profonde. Tout le monde en 2012 ne souscrit pas, en France comme dans le reste

du monde, aux principes que j'ai, chemin faisant, déclinés. Tout le monde ne prête pas à la Résistance le prix que nous lui attachons. Nul mieux que Vladimir Jankélévitch n'a exprimé cela. Je lui laisserai donc le dernier mot : « Nous ne sommes pas ici de ceux pour qui il ne s'est rien passé entre 1940 et 1944 : mais la honte et l'humiliation de ces années maudites sont transfigurées pour nous par l'exemple impérissable de ceux qui sacrifièrent à la liberté leur avenir et leur jeunesse. »